

## Final cut pro.

**Femme d'un autre monde.** Chaque instant porte en lui un ailleurs. Se rêver femme d'un autre monde. Prendre le temps à rebours. Rater le portail de l'Usine. Poursuivre plus au Nord. Franchir la porte à tambour d'un palace. L'entendre enfin te murmurer, comme le fait si bien Eluard *«que tu étais la femme d'hier et que tu es la femme d'aujourd'hui, qu'il n'y a pas à te consoler puisque tu t'es divisée pour être intacte à l'heure qu'il est.»*

**Assignés à résidence.** Chaque instant porte en lui un lundi. Tu coupes le contact de la voiture. Tu claques la portière. Tu franchis le portail couleur de rouille. Ce matin ton ailleurs est assigné à résidence. Au fond de ton sac, avec Eluard.

**Etat de siège.** Drôle d'accueil. Rouge, toute vêtue de plastique, les pattes grêles et noires et le cul trempé, cette chaise campe sur des positions dont tu n'auras jamais la moindre idée. Derrière elle, un monstre-machine accroupi veille sur un petit peuple de ferraille. Dans la grande halle de fabrication, tu entends le pouls de l'Usine battre. Tu n'as pas envie d'y aller tout de suite. Tu redoutes le fracas et le froid.

**Filles de l'air.** Tu frappes. Le bureau a de faux airs de tour de contrôle. Surchauffe téléphonique matinale. Ecrans allumés et chacune sa pomme. Tu poses ton sac et tu t'accroches à ta check-list. Deux yeux rieurs droit devant ; un sourire pointu volontiers narquois sur ta droite et plus loin, juste derrière le poteau, une jeune frange stagiaire. Tu proposes à Deux yeux rieurs d'aller boire un café.

**Café mécanique.** Derrière les vitres embuées de la cantine, un tas de vieilles chaises manifestent en rangs serrés. Le chef cuisinier en bonnet joue les barytons dans l'office. Il te sourit gentiment quand il déboule dans la cuisine. La pluie fine et têtue te serine de fiche le camp. Ton besoin de café est plus fort. Tu essaies d'amadouer la machine tapie près de l'entrée. Noir, court et sans sucre ; tu appuies sur la touche. La capricieuse mécanique comprend ; tu te sens un peu plus d'ici.

**Ride verticale.** Pantalon flottant, col roulé noir, mains dans les poches, yeux d'enfant et ride verticale crânement accrochée à la joue, il t'écoute. Il est là et ailleurs en même temps.

Tu reconnais cet état. Tu as si souvent côtoyé ceux qui pensent en images. A l'évidence, celui-ci est en travail. Tu lui forces un petit peu la main et tu te fais inviter dans son univers.

**Le son garantit un cinéma parlant.** Ride verticale te présente à Sourire fin à tête hirsute. L'ambiance devient studieuse, le dialogue technique et le propos chronométré. Un film est en cours en studio et ça se passe entre pro. Toi, tu as toujours préféré ce qui se raconte en marge des discours animés. Justement, juste là, le mur de gauche te déclare avec sérieux que *le son garantit un cinéma parlant*. Tu prends note en te demandant que faire de ce geste qui porte au-delà du son.

**La théorie du chat.** Sourire fin à tête hirsute t'expose sa démarche d'un air matois. Son film d'animation, c'est du pur cauchemar distillé : des chats tout crayeux n'en finissent pas de ronger l'enfance d'un adulte. Les mastications et les râles félines te mettent les idées en pelote, mais tu tiens bon. Ce que t'explique Sourire fin à tête hirsute ressemble à ce que tu fais avec ta vie. Il dessine à la craie blanche sur un tableau noir et avance image par image, en effaçant derrière lui chaque trace de l'instant précédent. A la fin, le cauchemar seul demeure, coincé dans le film. Sourire fin à tête hirsute, lui, est ailleurs.

**Opus quatorze dix-huit.** En lisière du cauchemar intime de Sourire fin à tête hirsute, un autre mauvais rêve se joue, cette fois international et historique. Deux mains dans la glaise, cerné d'éclats d'obus et de violoncelles, Ride verticale travaille à une symphonie visuelle et sanglante. Les images sont impressionnantes de poésie et de cruauté. Ride verticale dénonce à grands traits d'humour noir de vieux mensonges bleu-horizon. La musique extirpe l'horreur des tranchées, débride les abcès de mémoire, tranche dans le vif du non-sens.

**Coup de sang.** Sortie des tranchées et afflux à la cantine. C'est le coup de sang de midi. Tu réalises que tu es là au cœur de l'Usine. A son chaud. D'où sortent-ils tous ? Et qui sont-ils ? Les techniciens sont les plus faciles à repérer. Taches d'huile de moteur au cul, mains rudes, copeaux de bois dans les cheveux, ils ont l'amitié virile. Tu croises leurs regards attentifs, sans animosité, mais sans curiosité non plus. Tu ne sais pas trop quoi faire.

**Santé Raymonde.** Dans un groupe de techniciens, la tête d'un grand type te dit quelque chose. Tu reconnais ton ancien voisin du dessous. Sourires, étonnement, nouvelles. Raymonde la concierge toujours en colère est morte. Merde, il l'aimait bien ; sa femme va

être triste. Oui, oui, elle joue toujours de l'accordéon, sa femme. Et sa fillette ? Elle a un petit frère à présent. Ça lui fait deux enfants, du boulot par-dessus la tête et toujours les camions, oui. Douze en tout. Des gros camions qu'il charge et décharge sans fin de décors, de rêves tout publics. Quand on est grand, on joue souvent comme les enfants à remplir et vider un tas de choses, lui fais-tu remarquer. Il dit en riant que c'est vrai. A cinq ans, il s'inventait des camions avec tout ce qu'il trouvait dans la maison, et chaque soir, il garait sagement ses rêves sous son lit dans un grand carton. Pour après.

**Boudin d'oreilles.** Deux yeux rieurs à ta gauche, Sourire pointu et volontiers narquois sur ta droite, tu déjeunes en face de Jeune frange stagiaire. Tout autour, c'est ambiance cantine et rock'n roll. La table est grande, ronde, et compte deux sourires inconnus. Ça papote en pointillé. Les silences sont compris au menu. Légers, presque doux, ils compensent un peu les boudins pimentés qui te narguent dans ton assiette. Arrivée au dessert, comme tu dis que tu iras bientôt voir tourner les machines dans la halle de fabrication, l'un des deux sourires inconnus te glisse dans la main un paquet de protections d'oreilles. Muette invitation ?

**Marron chaud.** Reflux ; la cantine se vide. Dehors les chaises et les ferrailles trempées ne relâchent pas la pression. L'Usine est toujours en état de siège. Tu voudrais bien un café mais la machine ne veut rien entendre cette fois. Tu es prête à renoncer, quand il s'approche pour t'aider. Le café se met aussitôt à glouglouter. Regard marron chaud et boucles du quattrocento, il arrive droit de Liverpool et transite à l'Usine. C'est un de ces dieux mécaniciens de la Machine, un de ceux qui commandent la mécanique de folles tempêtes. Pour l'instant il assure la maintenance, mais demain il fera la neige et le brouillard, déclenchera des déluges de flammes et d'eau au Japon. Tu le laisses s'en aller à regret.

**Précision filiforme.** Sa voix ciselle le silence. Précise et filiforme, elle ordonne la lumière. Casques, fracas, intimités mises à nu, espoirs échafaudés voués à démolition, quotidien des comédiens mis à vif, la répétition commence. Déconstruction, reconstruction. Spectacle en chantier. La scène avance, s'arrête, reprend. Inflexions précises, indications filiformes, la voix tranche. Toi, juste derrière elle, le dos à un mur que tu sais amovible, tu voyages à moindre

frais dans l'entrechoc des mots et des corps. Tu traverses leurs histoires à eux. Tu n'es plus encombrée de toi.

**Fissure.** Pendant des heures tu chemines ainsi, dans le froissé d'un front, le tombé d'un geste. Tu passes d'un comédien à l'autre, d'une émotion à l'autre. Tu te sens légère. Quand tu vois venir le coup, il est bien trop tard. Dans le cadre doré, son chapeau insolent, sa tignasse brune, son sourire carnassier et sa superbe insupportablement paternelle t'ont déjà fissuré l'âme. De toute façon, y croyais-tu vraiment à ta reconstruction de deuxième génération ?

**Je suis le plus heureux des hommes.** C'est vrai que ce comédien surgi de ce cadre suranné pourrait être ton père. Ton père jeune. Tu l'écoutes crier et narguer le destin « *Je suis le plus heureux des hommes !* ». Tu l'entends proclamer son bonheur à la face du monde. Tu le regardes ne pas se laisser d'alternative. Tu le vois procéder au génocide de ses émotions, de ses souvenirs. Obligation de bonheur, pudeur transmissible des rescapés, tout y est. Ses enfants en resteront avec la mémoire hébétée et avec une colère ou une dépression au cœur qu'ils ne comprendront pas. Répétition. Traces.

**Les larmes de Goldorack.** Précise et filiforme, la voix a tranché net dans la scène en cours. « *Pause !* ». Soulagée, tu passes derrière la cloison amovible. Dans le couloir, deux techniciens en bleu de travail. Le premier tente d'embobiner une guinde, le second change l'ampoule d'un casque de Goldorack. Le premier se tient les deux pieds gentiment enfantins croisés sous les fesses, le second se tient les yeux sagement baissés. Agenouillés et chuchotant, tous deux déroulent lentement la mécanique d'un récit compris d'eux seuls. Tu penses à tes deux frères. Les rideaux de leur chambre étaient du même bleu. Les coups que le premier donnait au second aussi.

**Trois femmes et l'Afrique au milieu.** Reprise de la répétition. Nouvelle scène : pelures de pommes de terre, passoire et pleurs. Sur le plateau, elles sont trois à couteaux tirés autour d'un secret de famille et d'une télé. Leur histoire semble condamnée à perpétuité. Au bout de leur tunnel se devine pourtant une lueur consolatrice et bleutée, une échappée télévisée : une ferme en Afrique, un grand amour par procuration, quelques jours qui pourraient suffirent à une toute vie. Ta fissure à l'âme s'élargit. L'Afrique, tu y es née, ce n'est pas une fiction télévisée. Mais pas question pour autant d'en faire un refuge. Tu

préfères écrire des histoires dont tu ne finis pas de te séparer. Des histoires pour amuser les enfants. Tu es bien la fille du plus heureux des hommes.

**J'aimerais qu'on me dise à quelle heure sera l'été.** Tu laisses les trois femmes à leur histoire à répétition. Tu as besoin de changer de décor. Ton moral vire au gris. Ce lieu usine en toi trop d'émotions à la fois. Tu vas prendre un café. Il pleut toujours autant. Les chaises de la cantine sont retranchées derrière une barricade de tables. Dans les toilettes, des autocollants lancent des slogans. L'un d'entre eux te semble un peu perdu. *J'aimerais qu'on me dise à quelle heure sera l'été*, demande-t-il. Tu ne sais pas quoi lui répondre.

**Limaille et copeaux.** La grande halle de fabrication de l'Usine t'accueille d'un silence glacé. Pas de Regard marron chaud, ni de boucles du quattroceto. Tu ne vois nulle part le sourire de midi qui t'a gentiment glissé un paquet de protections d'oreilles. Meuleuses d'ongles, trancheuses de doigts, défonceuses de bras, scies circulaires et sauteuses, polisseuses de souvenirs, perceuses de cœurs et perceuses d'âmes, les terribles amantes des techniciens sommeillent tranquillement sur leurs lits de limaille et de copeaux. Tu trouves que ce sont là de bien belles garces. Tu pars en exploration du côté Phun.

**Fragile œufs.** Ici le désordre est plutôt démonstratif. Aucun objet posé là n'est vraiment innocent. Bonbon, caramel, esquimaux, chocolats, tu t'invites dans un vieux fauteuil de cinéma rouge et tu sors ton carnet. Tu t'immerges dans cette journée. Au bout d'un moment tu réalises que quelqu'un est là, sur la mezzanine, juste au-dessus de ta tête. Tu entends respirer et remuer de temps en temps. D'un commun accord, cette présence silencieuse et toi, vous vous ignorez. Tu es bien. Tu as toujours aimé les silences habités. Et aussi, tu as toujours aimé marcher sur des œufs.

**Sauf riverains roulant au pas.** Tu t'arraches aux bras du charmant vieux fauteuil de cinéma et tu te glisses derrière les monstres-machines accroupis dehors. La pluie ne tombe plus. Tu avances à grands pas entre les flaques et les ferrailles. Tu ignores un premier panneau qui t'avertit qu'un train peut en cacher un autre. Tu avances. La nuit tombe. Le froid te mord les doigts. Tu croises un second panneau qui interdit le passage à tous ceux qui ne sont pas riverains et qui ne roulent pas au pas. Tu passes outre.

**Final cut pro.** Tu marches maintenant parmi une foule compacte. Une multitude qui n'est déjà plus en état de marcher. Une débâcle de vis et de rotules mises à nu par le froid, et d'espoirs mis à mal par des jours de corrosion et de manque de soin. Tu avances au milieu de ce peuple silencieux et fier qui ferraille encore contre un destin voué à l'oubli.

**Annie Agopian.**

*Résidence de la boutique d'écriture du Grand Toulouse*

*Décembre 2008 à L'Usine*